

1.

Mevlido leva la brique une deuxième fois, et Berberoïan, qui détestait qu'un inférieur lui cogne sur la tête, se hâta de reprendre son autocritique.

– Oui, admit-il. Des peccadilles. Jusqu'ici je n'ai reconnu que cela, des peccadilles. Mais maintenant... Maintenant, je vais...

Il se racla la gorge et redressa un peu l'échine.

– Maintenant, je vais être sincère.

Un rideau de sang lui coulait sur les yeux, et, derrière cette buée rouge, il voyait les représentants des masses qui assistaient à son humiliation et s'ennuyaient. Ce qu'il avait n'avait rien d'original; quant à la violence de la scène, elle n'avait pas de quoi émouvoir des policiers habitués à participer à des tabassages. Mevlido, du reste, n'abusait pas de la situation. Il tapait avec mesure, continuant à traiter Berberoïan comme un supérieur hiérarchique, et, s'il lui avait écorché le crâne, c'était après avoir amorti le coup. Le préposé à l'idéologie, Balkachine, n'était plus là pour vérifier la férocité des impacts, et, au fond, l'interrogatoire se déroulait sans grande casse. En raison du grade de l'accusé, qui était tout de même commissaire, Balkachine s'était

déplacé, mais pour s'éclipser au bout d'un quart d'heure, après un discours sur la morale prolétarienne qui avait endormi tout le monde. C'était une séance d'autocritique bâclée, une de plus : un moment théâtral qui avait eu sa raison d'être autrefois, deux ou trois cents ans plus tôt, au temps où les guerres contre les riches n'étaient pas toutes perdues, mais qui aujourd'hui, à la fin de l'histoire – pour ne pas dire à la fin de tout –, avait dégénéré en pure sottise rituelle.

– Je mesure l'étendue de mon abjection... Je ne mérite pas qu'on me confie des responsabilités, dit Berberoïan dans un murmure.

En réalité, il savait qu'après le blâme que lui décernerait l'assemblée, tout redeviendrait comme avant. Il appliquerait du mercurochrome sur sa plaie et il irait se réinstaller derrière son bureau de commissaire, par exemple pour fumer une cigarette en compagnie de Mevlido, et tous deux se pencheraient de nouveau sur les dossiers criminels abandonnés depuis le matin. Rien n'aurait changé dans la société ni dans les mœurs de la police. On serait simplement allé ensemble un peu plus loin dans la défiguration des valeurs révolutionnaires. On aurait fait à contrecœur un petit pas supplémentaire vers la barbarie et la mort de tout espoir.

– J'ai trahi la confiance de la classe ouvrière, souffla encore Berberoïan.

Il eut un hoquet.

– C'est pourquoi je me considère comme une vermine puante... et...

– Plus fort ! On ne t'entend pas ! cria Mevlido.

L'après-midi était lourde. Dans la salle de réunion flottait

une grisaille tropicale d'avant orage. En quittant les lieux, Balkachine avait allongé le bras pour éteindre les lampes, comme si, lui parti, les économies d'énergie s'imposaient. Personne n'était allé rallumer. Sur l'estrade, Mevlido et Berberoïan gesticulaient avec répugnance et si peu de naturel que, si le spectacle avait été payant, ils auraient mérité des sifflets.

Les masses se limitaient à quatre personnes qui, depuis le départ de Balkachine, ne lançaient aucun slogan : Petro Michigan, Mackie Jiang, Bapos Vorkouta, Adar Maguistral. Berberoïan les scruta un instant d'un œil chagrin, puis sa vision encore une fois se troubla. Il cligna à plusieurs reprises pour évacuer le sang qui l'empêchait de voir. Placés sous ses ordres en temps normal, les quatre inspecteurs affichaient un air maussade. Au fil des mois, des années, chacun se retrouvait cycliquement dans le rôle de Berberoïan, à balbutier des aveux inconsistants, ou dans celui des spectateurs, ou à la place de Mevlido, obligé de taper sur un collègue ; et cette rotation n'enchantait personne.

Berberoïan secoua la tête. Il dévidait un bredouillis incompréhensible.

– Plus fort ! insista Mevlido.

Il se baissa et frappa le bras gauche de Berberoïan sans utiliser la brique. On avait presque l'impression qu'il s'agissait d'une tape amicale.

Le commissaire était à genoux dans une position de condamné à mort. Il s'affaissa et gémit, puis il redonna un peu de vigueur à la litanie des fautes politiques qu'il se reprochait, parmi lesquelles il y avait :

- la rédaction illégale de synthèses insultantes sur plusieurs hauts dirigeants de la police ;

- la consultation en catimini de leurs fiches de paie ;
- la préparation avortée d'une série d'attentats contre la lune ;
- une complaisance coupable envers les mendiants bolcheviques de Poulailleur Quatre, ce ghetto incontrôlable, ce monde parallèle sans foi ni loi où se réfugiaient sous-hommes et insanes ;
- un soutien tactique à des réseaux terroristes dont il ne connaissait ni le nom ni le programme ;
- un détournement de petite monnaie dans la caisse de solidarité du commissariat ;
- et aussi, pour compliquer le tableau de ses méfaits, un cauchemar qui l'avait visité la nuit précédente – de vagues visions de sodomie avec un oiseau gigantesque.

– Quel oiseau ? À quoi ressemblait cet oiseau ? À qui ? demanda Mevlido d'une voix étranglée.

Berberoïan reprit sa respiration. Il était en nage. Sang et sueur se mélangeaient sur son visage, lui donnant un air hagard.

– Un oiseau de quelle couleur ? insista Mevlido.

– Noir, bredouilla Berberoïan. On aurait dit une corneille géante.

– Et son nom ? demanda Mevlido en agitant la brique devant la tête de Berberoïan. Tu te rappelles son nom ?

– Personne ne parlait, dit Berberoïan. C'était une corneille géante. Je ne l'avais jamais vue, jusque-là.

– Qui la violentait ? demanda Mevlido. C'est toi qui la violentais ? Toi, ou quelqu'un d'autre ?

– Personne ne la violentait, affirma Berberoïan. Elle était consentante.

SONGES DE MEVLIDO

– Comment peux-tu être sûr d’une chose pareille, s’indigna Mevlido.

– Je ne sais pas, renifla Berberoïan. Le rêve était confus. Je ne m’en souviens presque pas.

– Non, dit Mevlido. Tu te souviens. Tu devrais ouvrir ton cœur devant les masses qui ont la patience de t’écouter, mais tu mens.

– Je peux avouer d’autres crimes, proposa Berberoïan.

– C’est bon, accepta Mevlido. On reviendra plus tard sur l’histoire de la corneille.

– J’avoue d’autres crimes ? fit le commissaire.

– Vas-y, dit Mevlido. Si tu t’exprimes avec franchise, les masses sauront faire preuve d’indulgence.

Il se tenait debout au-dessus du commissaire, il ne savait que faire de la brique. Outre un filet aux nuances rougeâtres, la peau entaillée de Berberoïan ne cessait de dégorger des liquides dont certains, pour des raisons organiques obscures, tiraient sur le jaune sale. Sous les cheveux ras du commissaire, la blessure avait mauvais aspect. Mevlido brandit la brique avec un dégoût manifeste.

– Les masses t’écoutent, menaçait-il.

Berberoïan rentra la tête dans les épaules, puis il se remit à énumérer ses crimes à mi-voix :

- vol de documents confidentiels, remise de ces documents à des groupes armés dont il ne connaissait ni le nom ni le programme ;
- sympathies envers les assassins de personnalités, que ces personnalités soient de premier ou de deuxième plan ;
- remise de munitions à des inconnus ;
- non-dénonciation de malfaiteurs, étant entendu que

malfaiteurs devaient être tous les amis de Mevlido, et sans doute Mevlido lui-même ;

- mauvaise gestion du double jeu de Mevlido, policier infiltré chez les bolcheviques, mais, en même temps, espion de Poulailler Quatre à l'intérieur de la police ;
- vol de papier hygiénique appartenant à la collectivité, trois rouleaux le mois dernier ;
- absence d'effort pour améliorer les relations détestables qu'il avait avec Balkachine, le préposé à l'idéologie.

– Et la liste n'est pas close, commenta-t-il.

– Alors, si la liste n'est pas close, continue, dit Mevlido.

Maintenant, Berberoïan était en train de s'accuser d'amours suspectes avec des femmes beaucoup plus jeunes que lui, en particulier avec une anarchiste tout à fait irrésistible qui aurait pu être sa fille. Elle passait parfois au commissariat, déguisée en femme de ménage, pour y fouiller dans des tiroirs. Elle possédait un double des clés de l'arsenal et elle devait probablement s'en servir pour piocher dans les provisions d'armes légères. Il l'avait séduite en comptant sur l'autorité que sa fonction lui procurait. Il était amoureux d'elle, il l'avait dans la peau, mais il n'était pas tout à fait certain d'être payé de retour.

Mevlido jeta un coup d'œil en direction des masses, afin de voir si celles-ci se sentaient choquées par la confession de Berberoïan. Les quatre inspecteurs feignaient la plus grande indifférence. Toutefois, Bapos Vorkouta, qui était de complexion pâlotte, avait les joues roses d'indignation. La scène le révoltait, comme nous tous.

– Est-ce que je dois donner son nom ? murmura Berberoïan.

SONGES DE MEVLIDO

– Quel nom ? s'affola Mevlido.

– Le nom de cette fille, dit le commissaire.

– Non ! hurla Mevlido. Ça ne nous regarde pas ! Les masses s'en fichent ! Fais comme pour la corneille ! Ne dis pas son nom !

Pour faire taire Berberoïan, il s'était mis à lancer des coups de pied au hasard. Sous ses chaussures, le corps du commissaire avait la consistance d'un sac de sable. Berberoïan s'effondra vers l'avant, les mains croisées et serrées sur les reins, comme si on venait de lui brûler la cervelle.

– Non ! brailla encore Mevlido.

Puis il se réveilla.

– Qu'est-ce que tu as à crier comme ça, marmonna Maleeya Bayarlag, la femme qui était couchée à côté de lui.

– Rien, dit-il. Rendors-toi.

Il se leva. Le lit grinçait. Maleeya Bayarlag se tourna vers lui sans rien dire. Dans l'obscurité, on ne voyait pas si elle avait les yeux ouverts ou non. Le drap avait glissé jusqu'à ses mollets. Il faisait très chaud, on étouffait. La chambre ne possédait pas de fenêtre.

Il fit trois pas, traversa le couloir, alla dans la cuisine et, sans allumer, but quelques gorgées d'eau tiède. Il se servait de sa main comme d'une coupe. Sur le mur, au-dessus du garde-manger, les araignées s'agitaient, provoquant dans leurs toiles ces vastes vibrations qu'elles préfèrent réserver aux heures les plus profondes de la nuit et qui, selon quelques spécialistes contestés, correspondent à une sorte de langage. Mevlido s'essuya la bouche et le visage. Il n'avait pas envie d'engager le dialogue avec elles.

Maintenant il se trouvait dans la salle. Les reflets venus

SONGES DE MEVLIDO

de la rue tempéraient l'ombre. La fenêtre béait. Il resta un moment statique, à respirer les odeurs du monde, puis il alla vers la lumière.

Aucun souffle ne pénétrait dans l'appartement.

La nuit était brûlante.

– C'est vrai ? Tu n'as vraiment rien ? dit la femme derrière lui.

Il l'attira contre lui. Épaule contre épaule, hanche contre hanche, ils s'installèrent à la fenêtre. Ils somnolèrent un moment ainsi en écoutant les murmures habituels à Poulailleur Quatre, les échos de rixes, la musique des cérémonies que les Ybürs et les Coréens organisaient pour parler à leurs morts, les hurlements nocturnes des psychotiques, les mots d'ordre bolcheviques clamés par les vieilles folles, les criaileries incessantes des oiseaux, leurs gloussements.

Bientôt il se mit à pleuvoir.

L'éclatement des gouttes énormes cachait tout autre bruit.

Avec l'humidité, la chaleur augmenta.

– On devrait retourner se coucher, suggéra Mevlido.

Maleeya Bayarlag déclina l'invitation. Elle n'avait aucune envie d'aller se rallonger sur le matelas trop moite.

La pluie crépitait dans la rue.

Ils ne bougeaient pas.

Ils transpiraient l'un contre l'autre.

Ils regardaient la nuit ruisseler.

Ils étaient nus.

2.

Ensuite il y eut un gémissement strident de ferraille et une secousse. La tête de Mevlido heurta la vitre. Il avait dû s'assoupir.

J'ai dû m'assoupir, pensa-t-il.

Il se redressa sur son siège.

Le tramway filait, toutes lumières éteintes, tantôt agité de forts tremblements et comme en voie de dislocation, tantôt, au contraire, roulant sans à-coup, et alors on entendait le silence électrique du moteur, avec la basse continue des volts et avec de brusques claquements de disjoncteurs, incompréhensibles et non suivis d'effet.

Mevlido se frotta le crâne, laissa s'écouler huit ou neuf secondes et se pelotonna de nouveau contre la fenêtre. L'obscurité régnait dans la voiture. Les lampadaires extérieurs ne suffisaient pas à éclairer les passagers. C'était un moment du parcours que Mevlido n'aimait pas. L'avenue avait été déblayée après la guerre mais les maisons qui la bordaient restaient trop dégradées pour y accueillir des locataires. On longeait des kilomètres d'immeubles inhabitables, avec leurs ouvertures noires et leurs façades pourries qui exhalaient des puanteurs de moisissures. Selon

certaines rumeurs, quelques enfants-soldats y avaient trouvé refuge, d'anciens acteurs du dernier, du énième génocide. Ils erraient de ruine en ruine sans se montrer jamais, incapables de vieillir normalement dans l'âge adulte, cachant derrière les murs leur absence obstinée de remords, le souvenir froid des atrocités qu'ils avaient commises, et, un jour, une de leurs anciennes victimes les débusquait et se vengeait.

On avait dépassé minuit.

On avait dépassé minuit. Il faisait très chaud. Comme toutes les nuits en été depuis une quinzaine de décennies, l'impression d'étouffement ne s'était pas atténuée avec le soir. Il allait falloir patienter jusqu'à l'aube pour retrouver de quoi respirer, un peu d'éphémère fraîcheur.

Dans le tramway, les passagers avaient fermé les yeux et ils ballottaient sur leurs sièges. Outre le conducteur et Mevlido, ils étaient six, tous des hommes ou, du moins, des individus mâles ou principalement non femelles. Sous l'influence des miasmes qui soufflaient depuis les maisons insalubres, chacun somnolait ou agonisait le plus loin possible de ses voisins. Je me rappelle très bien la scène : je faisais partie de ce groupe et, tout en appliquant moi aussi la procédure recommandée pour vivre ou pour dormir, j'observais les choses entre mes cils. Nous étions tous habillés dans le même style, chemisette blanche au col grasseyé ou T-shirt maculé de cambouis, pantalon de toile militaire, tongs ou vieilles chaussures fatiguées. On ne peut rien espérer d'autre, à cette heure, de ceux qui empruntent la ligne circulaire et rentrent chez eux, dans les mondes de second ordre, les havres pour réfugiés et les ghettos.

SONGES DE MEVLIDO

Puis le tramway entama une courbe et s'engagea sur Macadam Boulevard. Je savais qu'à partir de là nous avançons sans zigzaguer jusqu'à Porte Marachvili, la station où Mevlido devait descendre. L'orientation de la voie changea, la lune apparut et déversa ses lueurs blafardes à travers le pare-brise. C'était une lune gigantesque. Elle occupait la moitié du ciel, annulant toutes les étoiles et transformant en découpes brutales les toits et les cimes des arbres, car maintenant il y avait des arbres.

L'illumination était puissante et laiteuse. Sur les visages, à la naissance des cheveux, les gouttes de sueur scintillaient. Les barres métalliques lançaient des feux. Les six passagers et Mevlido avaient glissé d'un cauchemar sombre à un cauchemar plus clair. Maintenant nous fonçons vers la pleine lune. Comme assis dans un téléphérique bizarre, nous allions droit sur elle.

Alors que Mevlido regardait sans but autour de lui, il aperçut sous les sièges, à deux mètres, un oiseau très noir qui se dandinait, le croupion lourd, les pattes épaisses, les plumes dépeignées : quelque chose comme un bâtard de corbeau géant et de poule mutante. Son bec massif était entrouvert. On ne distinguait pas son œil. Il se balançait au rythme des cahots, et, pour préserver son équilibre, il écartait de temps en temps les ailes, avec une paresse majestueuse, puis il se retassait dans la ténèbre intime de son corps.

On approchait de l'arrêt. Mevlido se leva, tira le cordon pour se signaler au conducteur. Et d'abord il se plaça devant les portes du milieu, mais ensuite, comme l'oiseau le dévisageait, à présent révélant un œil d'ambre jaune et

inquisiteur, bordé d'un cercle sanguinolent, il eut une appréhension et marcha vers la porte arrière. Le tramway freina, cria, les vitres cliquetèrent, puis un silence absolu s'instaura durant deux interminables secondes. Et enfin les portes en face de Mevlido s'ouvrirent avec colère, comme toujours dans les machines où le système pneumatique a été conçu pendant une période de troubles, une révolution ou une guerre.

Mevlido sortit. En accord avec la tradition qui veut que l'on suive des yeux le véhicule que l'on vient de quitter, il se tourna vers le tramway qui déjà redémarrait, avec sa charge de voyageurs assoupis ou défunts.

Le tramway accéléra. C'était de nouveau un wagon déglingué qui se préparait à décoller en direction de la lune.

À un mètre de Mevlido, sur la plate-forme de l'arrêt, le corbeau énorme se tenait, lui aussi intéressé par ce départ pour l'espace. Il était descendu par la porte du milieu.

Dans la lumière, l'oiseau était moins patibulaire. Ses yeux avaient une nuance dorée qui aurait pu leur donner une expression banale et même agréable s'il n'y avait eu cette espèce de plaie rouge sang qui les cerclait, dégoûtante, faisant penser à une infirmité contagieuse.

– Pas trop tôt qu'on nous débarque, coassa l'oiseau. J'avais l'impression qu'on allait passer la nuit dans cette vilaine caisse.

Mevlido poussa un mugissement d'approbation sans plus regarder son interlocuteur. Il n'appréciait pas la perspective de bavarder avec cet individu.

– Vous allez entrer dans Poulailier Quatre? demanda l'oiseau.

SONGES DE MEVLIDO

– Oui, lâcha Mevlido.

– Vous avez du courage, fit l’oiseau. C’est très mal famé.

– Bah, dit Mevlido. Pas plus qu’ailleurs.

– La police y met pas les pieds, insista l’oiseau. Elle a trop peur. Il y a des sorcières dans tous les coins, et ça grouille de malades mentaux et de bolcheviques. Le bolchevisme, vous connaissez ?

Il penchait la tête sur l’épaule. Il avait le dos hirsute, les ailes malpropres. Il fixait Mevlido, ses yeux bordés de rouge semblaient examiner l’intérieur de Mevlido, ils l’examinaient avec insolence.

– C’est là que j’habite, dit Mevlido.

L’oiseau avait recommencé à se dandiner. Il réussit à tordre le bec de façon à exprimer de la méfiance. On ne savait trop si à cette méfiance se mêlait de la réprobation ou, au contraire, une complicité prudente.

– Vous avez des sympathies pour le bolchevisme ? coassa-t-il. Vous faites partie de leur bande ?

– Je suis policier, précisa Mevlido.

– Ah, sursauta l’oiseau.

Il laissa s’écouler une seconde.

– En tout cas, c’est mal famé, reprit-il.

– Oui, bon, c’est mal famé, convint Mevlido. Mais vous savez, quand on compare au reste...

– Au reste de quoi ? coassa l’oiseau.

Issue des maisons les plus proches, une vilaine odeur de plumes souillées et de guano arrivait à hauteur de narines ou de bec.

Mevlido toussa, se racla la gorge.

Les deux interlocuteurs se renfrognèrent.

S O N G E S D E M E V L I D O

La conversation ne réussissait pas à prendre. Elle aurait pu donner quelque chose, mais là, manifestement, elle ne réussissait pas à prendre.